

## Pourquoi le feu ?

Antonin Marquis

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marquis, A. (2015). Pourquoi le feu ? *Moebius*, (146), 100–109.



## ANTONIN MARQUIS

### *Pourquoi le feu?*

J'ai rencontré Simon à la maternelle. Le hasard a voulu que nous nous trouvions côte à côte dans la file que nous formions, dans la cour de l'école, lorsque tinta la cloche annonçant la fin de la récréation. Je ne me rappelle plus exactement les premiers mots que nous nous sommes adressés; sans doute une invitation à jouer, ou quelque autre parole naïve dont les enfants sont si prodigues. C'est là que notre amitié est née.

Nous passions nos étés à patrouiller le quartier à vélo, et nos hivers à glisser dans la côte enneigée du douzième trou du Club de golf de Sherbrooke; nous rentrions ensuite pour nous entretuer à Golden Eye, sur Nintendo 64. Comme sa famille possédait, en plus des jeux vidéo, une piscine creusée et une vaste cour, nous passions le plus clair de notre temps chez lui, gâtés par des parents généreux et disponibles.

Notre adolescence s'est déroulée normalement, c'est-à-dire sans désastre majeur. À l'école, ni Simon ni moi ne fûmes victimes d'intimidation, quoique nous n'échappions pas à quelques quolibets occasionnels. Nous écoulions nos temps libres avec les autres gars de l'équipe de soccer, groupe de sportifs passant un peu inaperçus, ne bénéficiant pas de la popularité des joueurs de football ou de hockey. Une fois, lors d'un tournoi à Lachine, nous avons été suspendus de l'équipe pour avoir fumé du pot; nos parents ne l'ont jamais su.

Au cégep, nous nous sommes un peu éloignés l'un de l'autre. J'étudiais en lettres et lui, en sciences naturelles. J'ai rencontré une fille qui devint ma blonde et, pendant que je découvrais l'amour, Simon passait son temps à

étudier et à fumer du pot. Je le voyais régulièrement sur le campus, à la cafétéria ou lors de partys organisés par des amis communs. Aucune ombre ne voilait notre relation, toujours aussi amicale qu'auparavant, bien que nos rencontres s'espaçassent tranquillement. C'est après son départ pour les vergers de la Colombie-Britannique qu'on a commencé à se *perdre de vue* – ce qui suit, je l'ai glané ici et là, au hasard de nos rencontres et dans les témoignages que j'ai recueillis après les événements.

Comme de nombreux jeunes aventuriers, Simon quitta sa ville natale pour aller cueillir des cerises dans la vallée de l'Okanagan. Ce qui devait être l'affaire d'un été s'étira sur plusieurs mois, au grand dam de ses parents qui voyaient d'un mauvais œil cette « perte de temps » (leur fils adoré avait la cote R nécessaire pour entrer dans n'importe quelle faculté de médecine). Là-bas, il menait une vie dissolue mais sereine, les vergers de cerisiers figurant une sorte de prolongement du cégep : une enclave d'insouciance sur laquelle le monde adulte n'a pas encore étendu son emprise.

Simon lisait beaucoup, fumait beaucoup, buvait beaucoup ; il vivait pauvrement et s'abritait sous une petite tente qui prenait l'eau, se contentait des menus plaisirs que lui procuraient son café matinal et ses cigarettes de contrebande. Pendant cette période, je l'imaginais heureux, chantant autour d'un feu de camp avec de belles filles portant des dreads et des piercings et couchant à gauche et à droite, sans se soucier du lendemain. J'aurais aimé, moi aussi, partir dans l'Ouest ; je jalousais secrètement son indépendance et sa témérité.

Comme je commençais mon baccalauréat en études littéraires, j'appris son départ pour l'Australie. Quelques mois plus tard, il se retrouva en Inde où, selon ses propres dires, il vécut un « éveil spirituel ». Une telle affirmation, venant de mon bon ami Simon, me déstabilisa quelque peu, mais j'acceptai sans broncher l'exemplaire du *Livre tibétain de la vie et de la mort* qu'il m'offrit en cadeau. Il avait séjourné quelques semaines dans un monastère bouddhiste et était devenu un pratiquant assidu de yoga et de méditation – il fumait encore beaucoup de pot, aussi. Pour ma part, je me rassurais de le voir en si bonne forme

après une longue absence. Le yoga lui faisait une belle taille et son teint bronzé lui donnait des airs de guérillero latino-américain.

Il s'inscrit peu après son retour en philosophie. Je le croisais sur le campus de l'université ; il lisait Aristote et Platon, Hegel et Schopenhauer, Sartre et Camus, assis en Indien sur le bord du petit étang artificiel inauguré en grande pompe par l'administration l'année précédente. Quand j'allais chez lui (j'habitais encore chez mes parents), nous fumions des joints et nous lancions dans de confuses discussions à propos des théories littéraires et philosophiques que nous étudions respectivement.

Puis, pendant la session d'hiver, Simon m'annonça qu'il quittait le programme. Selon lui, les professeurs s'attardaient à des problèmes de second ordre, passant outre les éléments les plus intéressants des œuvres étudiées, ceux qui étaient le plus « en phase avec le monde réel », comme il l'avait formulé. De plus, il trouvait tout cela affreusement *bourgeois* : tous des hommes blancs, ou presque, ne connaissant ni la faim ni la misère, et cultivant naïvement l'illusion de leur importance au sein de la société. Je me gardai de lui faire remarquer que cette description pouvait aussi s'appliquer à lui.

Vers la même époque, il quitta le domicile familial – ses parents l'avaient accueilli à son retour – pour un appartement délabré de l'est de la ville. La cohabitation lui était devenue difficile ; elle contrastait trop avec le train de vie auquel il s'était habitué pendant son voyage. Il trouva un emploi dans une usine de caoutchouc et disparut de ma vie un temps. Il cultivait l'ambition de s'éduquer lui-même, hors des cadres institutionnels qui, selon lui, brimaient la liberté de l'apprenant en le confinant à un seul domaine d'études. Je croyais naïvement qu'il passait ses journées à lire, à méditer et à fumer du pot, loin de la fureur du monde moderne, dans une sérénité complète.

En réalité, son isolement, son emploi aliénant et sa consommation quasi incessante de marijuana l'avaient plongé dans une apathie voisine de la dépression. Ses parents, inquiets du silence auquel se butaient leurs appels téléphoniques réguliers, firent irruption chez lui alors qu'il se cuisinait du Kraft Dinner, complètement défoncé. Pendant

quelques longues minutes, il fit comme si de rien n'était et engagea une conversation pathétique, espérant peut-être que sa volubilité masquerait le désordre et la saleté de son cadre de vie. Après lui avoir tiré les vers du nez, ses parents le ramenèrent à la maison et s'occupèrent de lui pendant quelques semaines. Il accepta de rencontrer un psychologue et se fit prescrire des antidépresseurs. J'allais le voir régulièrement, m'acquittant avec un zèle solennel de mes tâches de « meilleur ami ». Ce régime de vie finit par lui être bénéfique ; encouragé par ses parents, Simon s'inscrivit en médecine et changea de résidence, prêt pour un nouveau départ.

Les premières semaines de la session l'enthousiasmèrent. Il voulait aider les gens, *concrètement*, et la médecine semblait être la façon d'y arriver. Il prônait une approche extensive de la santé et du bien-être ; il continuait à pratiquer un bouddhisme personnalisé et s'intéressait en dilettante à la médecine traditionnelle chinoise. Il reprochait au système de santé son matérialisme biomédical et son manque d'autocritique. Selon lui, les patients étaient réduits au statut de marchandise détraquée qu'on répare à la chaîne ; les infirmières et les médecins, débordés et épuisés, n'avaient ni le temps ni le mandat de nouer des relations avec eux. Simon voulait changer les choses, améliorer le système et la société.

Un soir que nous jouions au Nintendo 64, en souvenir de notre enfance, il me proposa de fumer un joint. Il comprit, à mon regard, l'inquiétude qu'une telle question soulevait, et il se mit en devoir de m'expliquer qu'il ne ferait pas l'erreur de consommer tous les jours, que c'était juste pour la fin de semaine. Je décidai de lui faire confiance. Dans les mois qui suivirent, nos rencontres mensuelles m'apprirent qu'il avait repris une consommation régulière, mais modérée. J'ignorais s'il voyait encore son psychologue, mais son enthousiasme perdurait et sa bonne humeur me rassurait.

Puis vint la grève étudiante de 2012. Simon s'impliquait dans l'association de sa faculté, malgré l'impopularité de la grève chez ses condisciples. Il s'inscrivit sur Facebook – il s'était toujours catégoriquement opposé à une telle démarche – et partageait sur sa page personnelle

de nombreux articles à propos de la grève. Il distribuait des tracts, assistait aux assemblées et participait aux nombreuses actions de protestations organisées à Sherbrooke. Il fut arrêté, en compagnie de quelques centaines de personnes alors qu'ils bloquaient la route 410; ils reçurent des contraventions de plus de quatre cents dollars, pour entrave à la circulation. Il me racontait cet épisode avec une intensité que je lui avais rarement vue, puis expliquait que son intérêt pour la médecine diminuait un peu plus chaque jour; que si cette discipline aidait effectivement les gens, son apport social restait toutefois assez limité. Les médecins pouvaient bien soigner blessures et maladies, ils restaient impuissants devant les inégalités sociales, la dépression endémique et la destruction de l'environnement.

Au plus fort de la contestation, il abandonna la médecine et s'installa à Montréal, je ne sais trop où ni comment ni avec qui. Il était de toutes les manifestations, dont celles du palais des congrès et de Victoriaville, qui tournèrent à l'émeute. Il n'en retira que plus de colère à l'endroit du pouvoir. Il se fit arrêter à plusieurs reprises; un coup de matraque reçu au genou gauche lui déchira partiellement un ligament, et son nez portait la marque d'un bouclier qu'un agent lui avait poussé en plein visage.

Je le croisai, par hasard, lors de la manifestation pour le Jour de la Terre – j'habitais maintenant à Montréal. Il courut vers moi et me pris dans ses bras puis, l'air surexcité, répétait qu'il était «vraiment content» de me voir, que nous étions «tellement beaux, à marcher tous ensemble». La solidarité des militants, la noblesse de leur lutte, le caractère concret de leurs actions lui donnaient la sensation d'exister, de faire partie de quelque chose. «On va les avoir, les hosties, tu vas voir! Le monde se réveille, le peuple veut reprendre le pouvoir! Regarde ça!» criait-il à travers le tintamarre des casseroles et les cris, désignant la foule qui montait l'avenue du Parc.

L'été arriva; la contestation s'essouffla, mais Simon poursuivait le combat. La tenue du Sommet sur l'éducation lui porta le coup fatal: le PQ avait réussi à imposer aux étudiants une hausse «déguisée en indexation». La mobilisation n'était plus que chose du passé. Il lui fallait admettre l'échec du mouvement, dont l'ampleur avait été

pourtant inédite. Dans les mois qui suivirent, il disparut peu à peu des réseaux sociaux; j'ignorais où il habitait et comment il payait son loyer, jusqu'au matin où il débarqua chez moi à l'improviste.

Il avait vraiment mauvaise mine: les cheveux sales, une barbe de plusieurs semaines et, dans les yeux, une tristesse d'autant plus évidente qu'elle contrastait avec le sourire forcé qui tordait ses lèvres en un rictus tremblotant. Je lui offris un café, sans faire allusion à son état pitoyable et, après les questions d'usages et un long silence gênant, il me raconta ses derniers mois.

La fin de la grève l'avait plongé dans un profond désenchantement; une mobilisation populaire aussi longue n'avait abouti à rien, quel espoir restait-il alors pour l'humanité? Trahi par le mouvement qui l'avait tant enthousiasmé, il voulait rompre avec tout ce qu'il détestait de la société. S'il ne pouvait pas changer le monde, il pouvait au moins s'en retirer. C'est ainsi qu'il avait déménagé dans un minuscule studio de la rue Sainte-Catherine, où il projetait de vivre dans une frugalité presque totale. Non seulement vivait-il sans Internet ni téléphone, mais il essayait de consommer le moins d'électricité possible. Après ses journées de travail à la brasserie Molson, il se réfugiait dans son appartement éclairé à la chandelle et pas chauffé. Il ne buvait plus de café ni de bière; par contre il fumait encore du tabac et de la marijuana. Sorte de Thoreau postmoderne, il passait ses soirées à lire, enveloppé dans des couvertures et penché sur la faible lueur de ses chandelles.

Je l'écoutai sans rien dire, encore enveloppé dans la ouate d'un réveil trop matinal. Je comprenais l'attraction romantique d'une vie austère et dévouée aux choses de l'intellect, moi-même entretenant parfois des fantasmes de réclusion volontaire dans quelque cabane gaspésienne. Je n'arrivais toutefois pas à saisir comment Simon avait pu mettre en pratique son projet sans en réaliser le ridicule, ou comment il avait réussi à garder le cap pendant si longtemps sans abandonner. Sa volonté était particulièrement puissante, ou alors sa santé mentale fragile.

Après cet exposé il se mit, comme pour se justifier, à m'expliquer les raisons de son retrait du monde. Il évoquait les arguments anticapitalistes soulevés par les grévistes, les



agrémentant de réflexions personnelles et quelque peu étranges; il me dit quelque chose du genre «Te rends-tu compte qu'ici, ton appart, c'est la seule place *au monde* où t'as le droit de dormir? Tu payes combien, sept cents piastres par mois pour avoir le *droit* de vivre ici? T'es illégal dès que tu payes pas de logement. Tu peux avoir des contraventions si tu dors partout ailleurs. Imagine: tu décides d'aller vivre dans le bois. Tu peux même pas planter une tente n'importe où parce qu'un propriétaire mongol va vouloir que tu sacres ton camp de son terrain, même si tu déranges personne pis que c'est absurde d'affirmer *posséder* la nature. Ça te fait pas capoter? Te dire que ta liberté est entravée au point que ça te prend au moins 300 piastres par mois pour vivre *légalement*, dans un logement reconnu par la loi?»

Il dénonçait le capitalisme, qui reproduisait selon lui la «loi de la jungle» en pervertissant le contrat social en vertu duquel les humains se sont organisés en communautés, dans le but, justement, d'échapper à la loi du plus fort. Il fulminait contre la langue de bois des politiciens, qui s'obstinaient à ne rien dire, contre vents et marées, pour le plus grand plaisir des médias et de l'électeur moyen. Il dépeignait le système actuel comme étant totalitaire, contrôlé par des multinationales tentaculaires, des politiciens corrompus et les médias à leur solde, sorte de conspiration visant à tuer l'esprit de révolte du peuple, à ce point endoctriné qu'il défend un système qui lui nuit pourtant. J'acquiesçais poliment, curieux de savoir où il voulait en venir.

Puis, s'excusant d'avoir parlé si longtemps, il prit de mes nouvelles. Je l'informai des dernières nouveautés dans ma vie et, lorsque la conversation fut épuisée, il se leva et déclara qu'il devait partir. En me serrant la main, il me regarda dans les yeux et me dit: «Merci de m'avoir écouté, ça m'a fait du bien de te parler. À bientôt.» Je m'accroche à ses dernières paroles comme à une ancre qui m'empêche de dériver.

Pendant les mois suivants il ne donna aucun signe de vie. Je ne m'inquiétais pas pour lui, ce n'était pas la première fois qu'il disparaissait ainsi. Mes études me gardaient bien occupé; je passais mes journées à travailler sur mon

mémoire, sans prendre la peine de lire les journaux ou de suivre l'actualité. Un jour, ma blonde m'envoya le lien d'un article de *La Presse*, avec la mention «WTF??? C'est-tu vraiment lui?» Je parcourus l'article, d'abord avec appréhension, puis avec stupéfaction; une grande vague de chaleur m'enveloppa tout entier quand j'appris que Simon avait déclenché un incendie à la brasserie Molson avant de s'asperger d'essence et de s'immoler. L'incendie avait coûté la vie à une quinzaine d'employés, en plus de causer des centaines de milliers de dollars en dommages matériels. Il n'avait laissé aucune note.

Je contactai immédiatement ses parents, qui me remercièrent à travers les sanglots et les «on aurait dû...»; ils recevaient, depuis la divulgation du nom de leur fils, de nombreux appels haineux et des menaces de mort. Je passai le reste de la journée dans un ahurissement total; les mêmes scènes, les mêmes paroles défilaient inlassablement dans ma tête, et je restai assis sur le balcon, sans bouger, pendant des heures. L'arrivée de ma blonde me fit reprendre mes esprits; elle me serra dans ses bras et des larmes que je n'avais pas vues venir mouillèrent son épaule.

J'ai d'abord rattaché son geste à ceux des moines tibétains s'étant immolés pour dénoncer l'impérialisme chinois. Mais pourquoi, alors, avait-il incendié l'usine? Cet acte, d'une violence inouïe, ne concordait ni avec la philosophie bouddhiste à laquelle j'aurais voulu le rattacher ni avec le caractère de mon ami d'enfance.

Si son suicide spectaculaire relevait de quelque contestation anticapitaliste, pourquoi ne pas l'avoir commis dans un endroit plus symbolique, comme le Parlement du Québec ou la Bourse de Montréal? Sans oublier qu'il n'y avait, politiquement, aucun sens à entraîner la mort d'ouvriers d'usine; par contre, viser des membres du gouvernement ou des milieux financiers aurait envoyé un message clair.

Pourquoi le feu? Pourquoi son lieu de travail? Pourquoi ce désir d'entraîner des innocents avec lui dans la mort? Les journalistes disent que Simon était dépressif (ou schizophrène, ce qui, pour eux, revient au même), qu'il avait

simplement pété les plombs, qu'il était un terroriste « carré rouge », qu'il avait eu un différend avec ses collègues de travail, ou encore qu'il voulait inscrire son nom dans l'histoire morbide des *mass murderers*, en compagnie des Marc Lépine, Anders Behring Breivik et Adam Lanza.

Aucune de ces hypothèses ne me satisfait.